



Vivre à la Défense

L'empereur du Japon, les rentiers en casquette de Courbevoie et, lundi, le collègue brésilien de Valéry Giscard d'Estaing ont tous été impressionnés par la Défense, aujourd'hui gratifiée de trois étoiles par le guide vert Michelin. Venu en voisin, un ancien du bâtiment, fasciné, montre les tours du quartier Alsace dont les vingt-six étages jaillissent de la dalle-jardin, pour l'heure plus dalle que jardin. Moins enthousiastes, la plupart des 15 000 personnes travaillant actuellement à la Défense semblent ignorer que cette dalle enterre les principaux fléaux des villes modernes : bruit, pollution, trafic. Plus nombreux à y travailler qu'à y habiter - bientôt 100 000 employés contre seulement 20 000 résidents - ils se montrent dans l'ensemble peu enchantés d'avoir à jouer les pionniers. Même si certains s'avouent parfois "grisés" ou "stimulés" par cet environnement moderne. Un sondage effectué par la section syndicale de la CFDT auprès des cadres et des employés de la société IBM, mutés de la rue de Réaumur à la tour Septentrion, révèle à titre indicatif que, sur 141 réponses : 54 % du personnel n'est pas satisfait de sa mutation, 83 % trouve médiocre ou mauvais l'aménagement de la Défense et, fait plus grave, 86 % pense que les conditions seront pires dans trois ans du fait de l'augmentation prévue du nombre des salariés. Aujourd'hui, déjà, beaucoup souffrent d'être entassés. Un entassement qui ne s'effectue pas dans n'importe quel ordre. C'est en effet une véritable stratification sociale qui a été mise en place, au fil des étages, en fonction de la hiérarchie professionnelle. Dans ces silos à bureaux, à la hauteur de la volonté de puissance des grandes sociétés, les managers occupent presque toujours l'étage le plus élevé, au sommet de la pyramide comme il se doit, parmi les patios suspendus, les moquettes pourpres et les galeries de glaces. Au sous-sol, en revanche, là où les mètres carrés sont moins coûteux, sont situés les services sociaux, les infirmeries ou les cantines. *Descendre déjeuner à la cave, on ne peut pas dire que ce soit une détente, regrette une jeune secrétaire. Mais, le plus pénible, malgré l'amélioration des postes de travail, c'est encore la climatisation*



Naissance d'un microclimat

"Attention, danger!" prévient M. Pierre Piganiol, physicien et ancien administrateur du CNRS : "Nous savons bien résoudre les difficultés que pose la construction d'une tour isolée. Mais l'existence d'un groupe de tours peu espacées crée des problèmes spécifiques nouveaux. Des phénomènes d'amplification ou de ricochet de la lumière et du bruit, par exemple. Ou bien, lorsque plusieurs tours se trouvent à moins de 9 m les unes des autres, des systèmes de courant d'air en sifflet qui provoquent des vents givrants susceptibles d'abaisser la température de plusieurs degrés. Ce phénomène, bien connu à New York, a du reste été étudié sur des maquettes de la Défense placées en soufflerie. Malheureusement, on a, par la suite, omis d'en tirer les conséquences logiques dans l'implantation des tours.

Quant aux immeubles-miroirs concaves prévus par M. Émile Aillaud [voir l'article précédent], je ne vois pas comment on peut éviter que leurs surfaces réfléchissantes donnent lieu à une focalisation de rayons lumineux en un point chaud. Un cas analogue a été observé sur une place de Bruxelles, où des feuillages de marronniers situés devant une façade vitrée et incurvée, se sont trouvés grillés au premier soleil. Nous serions des apprentis sorciers si nous continuions à ne pas prendre en charge les nouveaux problèmes de recherche que ces structures audacieuses nous imposent du fait de leur échelle."

Entre les tours polaires et le four solaire, le climat de la Défense risque fort de se détériorer.

et la lumière artificielle. Tout est programmé : on ne peut régler à son gré ni l'éclairage ni la température". Pour ne pas embouteiller les ascenseurs aux heures d'entrée et de sortie, les horaires, eux, sont réglables et l'on s'en félicite. Même si cela ne fait pas toujours disparaître un arrière-goût de robotisation : "On se sent happé par une formidable machine, et comme conditionné, commente un chercheur. On en arrive ainsi, dans le secteur tertiaire, à une dépersonnalisation analogue à celle du monde industriel." C'est, après la ville-dortoir, la ville-bureau, aussi étroitement spécialisée qu'une usine. Cette absence de mélange des fonctions urbaines, le fameux "zoning" contesté par de nombreux urbanistes modernes, a encore été accentué par les mesures de densification intervenues en 1969. Tandis que les surfaces de bureaux doublieraient, le nombre de logements n'augmentait parallèlement que d'un tiers. "Les conséquences commerciales de cette modification se sont révélées positives, affirme M. Max Stern, ancien conseiller technique de M. Albin Chalandon, mais le bilan dans le domaine de l'urbanisme est, lui, nettement négatif."

Ainsi le quartier reste désert seize heures sur vingt-quatre, sans parler des week-ends et du mois d'août. L'amortissement des grands équipements collectifs payés par les contribuables s'en trouve retardé d'autant, et le problème des transports encore aggravé aux Heures de pointe. Le RER ne résout ni la saturation des correspondances avec le métro ni les embouteillages du pont de Neuilly. De l'autre côté de Paris, à l'est, M. René Minguet, président du Cadrep (Comité d'action pour le développement de la région est de Paris), accuse : "Alors que nous avons besoin dans l'Est de 200 000 nouveaux emplois de bureaux, 300 000 personnes sont obligées chaque jour, au prix de longues heures de fatigue, d'aller travailler vers l'ouest de Paris." Un ingénieur ajoute : "Il est vrai que la Défense est plus proche du logement des cadres vivant dans le XVI^e ou dans les banlieues résidentielles que de celui de leurs secrétaires."

Dernière et évidente victime de ce parti pris quasi exclusif de réaliser un quartier d'affaires, l'animation. Sur l'immense dalle balayée par le vent, la visite des touristes ne sera jamais qu'un va-et-vient comparable à celui du personnel des tours qui s'engouffre chaque soir dans la bouche du RER. On n'en trouve guère pour afficher l'enthousiasme d'être les premiers à essayer les plâtres de l'an 2000.

CATHERINE BERGERON